



HAL
open science

Le mur païen du Mont-Sainte-Odile (Bas-Rhin) : une fortification énigmatique

Olivier Buchsenschutz, Stephan Fichtl

► To cite this version:

Olivier Buchsenschutz, Stephan Fichtl. Le mur païen du Mont-Sainte-Odile (Bas-Rhin) : une fortification énigmatique. Bulletin de l'Association française pour l'étude de l'âge du fer, 1995, 13, pp.14-16. hal-02549018

HAL Id: hal-02549018

<https://hal.science/hal-02549018>

Submitted on 21 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le mur païen du Mont-Sainte-Odile (Bas-Rhin) une fortification énigmatique

O. Buchsenschutz, S. Fichtl

Présentation du site

Le Mont Sainte-Odile est une colline des premières hauteurs des Vosges qui domine toute la plaine d'Alsace. Par beau temps on voit même la Forêt Noire de l'autre côté du Rhin. Le site semble donc rattaché autant à l'ensemble de la vallée qu'au massif des Vosges lui-même.

Le site est un des plus importants de l'archéologie alsacienne. Il est connu pour son enceinte qui porte le nom de "mur païen". Elle fait près 10 km de long et couvre une superficie de 118 ha. Elle est divisée en trois camps de taille à peu près équi-

valente, enserrant au sud la Bloss qui culmine à 823 m, puis la partie centrale avec le plateau du couvent et au nord le Stolberg. Deux murs transversaux érigés à l'emplacement des étranglements matérialisent la coupure entre les trois camps.

La technique de construction du mur païen est unique en son genre, seul le Frankenberg dispose d'une technique de construction similaire. L'enceinte se compose de blocs cyclopéens reliés entre eux par des queues d'aronde en bois.

Ces blocs peuvent atteindre, au niveau de la Bloss, 1,60 à 1,80 m de long, 0,60 à 0,40 m de large et 0,40 à 0,60 m de haut. La largeur du mur varie de 1,60 m à 1,80 m, et de 1,50 m à 1,60 m pour les murs transversaux. Sa hauteur varie actuellement entre 0,50 m et 3 m à l'intérieur, souvent plus vue de l'extérieur. Une des caractéristiques est l'utilisation de roches naturelles incluses dans la construction même du mur. Il suit la plupart du temps les cassures du terrain et s'adapte aux sinuosités de la corniche.

L'originalité de ce mur est avant tout la présence d'encoches en forme de queues d'aronde qui servaient à tenir les blocs entre eux. Plusieurs tenons ont été retrouvés ils avaient une taille d'à peu près 20 cm et étaient en chêne. La question qui se pose est celle de l'utilité de ces tenons, les pierres tenant en fait plus par leur propre poids. Le mur a d'ailleurs tenu encore longtemps après leur disparition.

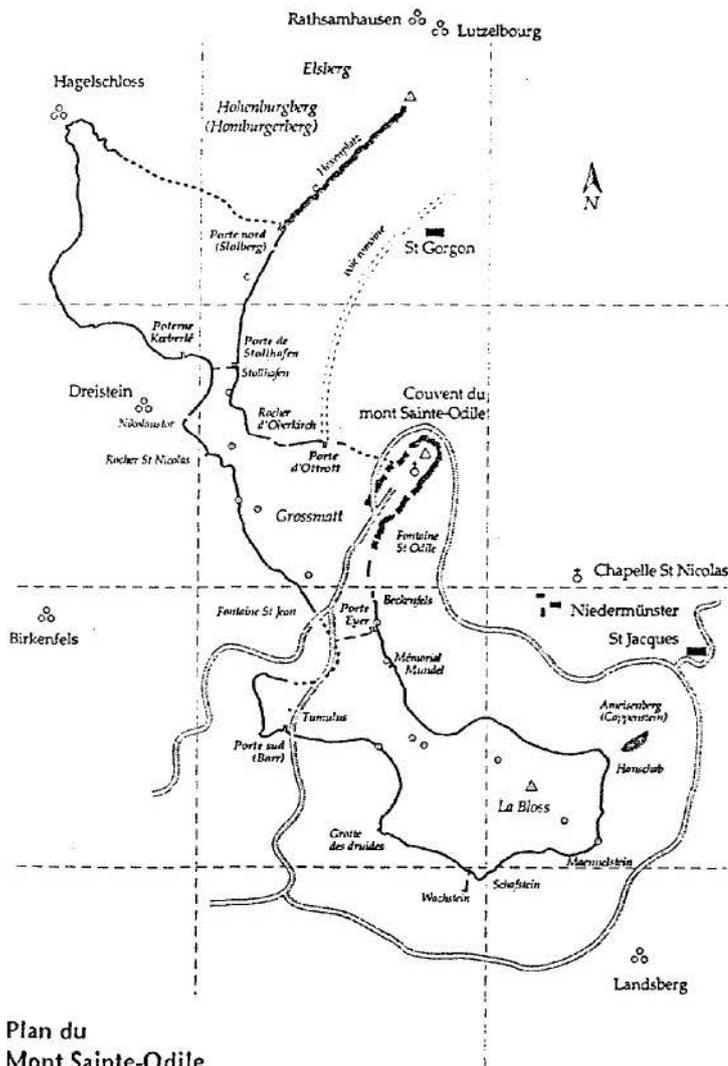
Ils ont permis de définir 2 états de constructions. En effet certains pierres ont été réutilisées et les tenons ne se trouvent plus dans une situation fonctionnelle : tenons vers l'extérieur, vers le bas ou sans vis à vis.

Interprétations chronologiques

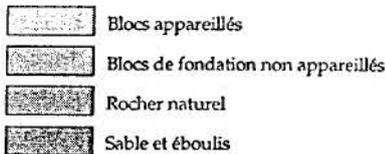
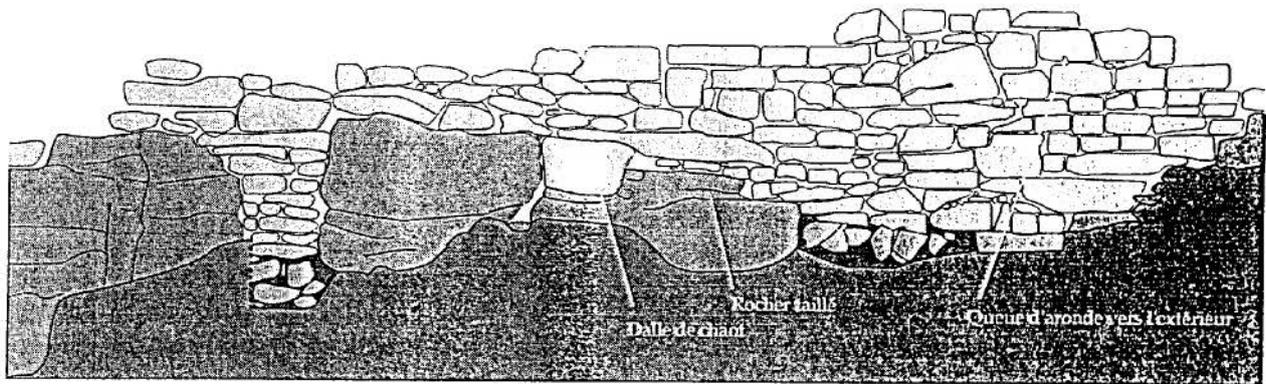
Parmi les nombreuses théories avancées pour la datation du mur païen on peut en retenir quatre qui paraissent les plus sérieuses.

Age du bronze

Cette hypothèse a été émise en particulier par Hans Zumstein qui découvrit en bordure du plateau du couvent un tronçon du mur païen



Plan du
Mont Sainte-Odile



qu'il put mettre en relation avec des couches archéologiques. En démontant trois blocs intérieurs de l'assise supérieure du mur il découvrit un vingtaine de tessons datés du bronze moyen et final. Ces éléments rejoignent l'idée de M. Schæffer d'une imitation de constructions de méditerranée orientale antérieure à 1000 av. J.-C. Les queues d'arondes étaient en effet fréquemment utilisées en Crète, en Egypte, à Khorsabad et Persépolis. Il semble clair qu'au sommet du mont Ste-Odile se trouvait une occupation à l'Age du Bronze, la céramique de l'age du bronze moyen et final étant la mieux représentée, mais aucune relation directe avec la construction du mur n'existe. Les tessons trouvés dans le mur indiquent seulement que la construction est au mieux contemporaine, mais plutôt postérieure à ce matériel qui se trouvait dans le sable de calage des blocs.

Hallstatt

La deuxième hypothèse, proposée entre autres par J.-J. Hatt est celle qui fait remonter la construction du mur à la période du Hallstatt. Elle se base sur la présence de constructions à queue d'aronde dans le monde grec, modèles qui auraient été importés en Gaule lors de la fondation de Marseille en 600 av. J.-C. Les modèles sont également nombreux en Grèce et en Asie mineure, au VIe siècle, (Delphes, Olympie, Corinthe, Thasos, Sardes) (R. Martin, 1965 Manuel d'architecture grecque, t. I) Le problème est que le matériel archéologique de cette période est extrêmement pauvre et que la taille du site est beaucoup trop grande, les sites fortifiés

du VIIe et VIe siècle ne dépassant que rarement les 10 ha.

La Tène

Cela nous amène directement à la troisième hypothèse, celle d'un oppidum celtique. En effet des sites de cette taille, 118 ha, ne sont connus qu'à la fin du second Age du Fer, à La Tène D. Malheureusement, pour cette période, le matériel archéologique n'est pas très abondant non plus et provient essentiellement du plateau du couvent.

Bas-Empire

La dernière hypothèse est celle du Bas Empire romain aux alentours du IVe siècle ap. J.-C. Elle se base sur plusieurs éléments : d'abord sur une datation C14 d'un tenon en bois découvert au XIXe siècle et qui donne une fourchette chronologique de 338 ap. J.-C. \pm 87 ans (251 à 425). Ensuite si on regarde les monnaies découvertes, ce sont celles du bas-Empire qui sont les plus nombreuses (près de 80% appartenant au IVe s. ap. J.-C.). Le matériel céramique de cette époque existe aussi en quantité plus importante. Cependant tous ces éléments archéologiquement fiables peuvent ne correspondre qu'à la phase de reconstruction du mur païen que l'on observe à de nombreux endroits et en particulier au niveau du mur ouest et des portes.

Problématique générale

La problématique tourne autour de deux questions essentielles : la datation et la fonction du

site. Parmi les périodes d'occupation du Mont Sainte-Odile, il est clair que toutes ne sont pas à mettre en relation avec le mur païen. Mais à quelle période a-t-on décidé d'élever une telle construction ? Quel est le pouvoir, politique, religieux ou économique qui a pu mettre en route ce chantier ? Et pour quelle raison ? Avons-nous à faire à un rempart purement militaire dont le rôle défensif est le principal ? La taille même du site ne paraît pas adaptée à une simple défense. Doit-on alors y voir une construction de prestige, mais quel est l'initiateur des travaux ?

En fait datation et fonction sont intimement liées, et on ne peut que formuler des hypothèses quant au but du mur païen, si on n'a pas de renseignement plus précis sur sa date de construction.

Ces éléments nous permettront d'intégrer le mont Sainte-Odile dans son environnement, d'éclaircir les relations qu'il a pu avoir avec la plaine qu'il surplombe et avec les Vosges, et en particulier avec tous les petits sites fortifiés mal connus comme le Purpurkopf, ou plus au sud la Frankenburg. Enfin, en changeant encore d'échelle, nous pouvons étudier le mont Sainte-Odile et l'importance qu'il avait dans la plaine rhénane, par rapport à des sites contemporains de même taille existant soit dans la Forêt Noire, soit plus au sud dans la région de Bâle. Ce site fait-il partie d'un système défensif sur les Vosges, contre des invasions germaniques, comme certains l'ont proposé, ou au contraire contrôlait-il un vaste territoire dans la vallée ?

Résultats de la fouille de 1994

L'absence de tout élément datable en relation archéologique évidente avec la construction de l'enceinte ne nous a donc pas permis de progresser cette année dans la connaissance de la chronologie du Mur Païen. Il nous semble prudent de renoncer jusqu'à nouvel ordre à formuler la moindre hypothèse à ce sujet.

Il est intéressant toutefois de signaler un autre site qui possède également un mur païen avec des blocs cyclopéens reliés entre eux par des queues d'aronde en bois: le Frankenburg. Ce site est primordial pour la comparaison avec le mur païen du Mont Sainte-Odile, car il est le seul qui ait été érigé avec la même technique. Il se situe à 16 km, à vol d'oiseau, au sud du Mont Sainte-Odile. Le tracé du mur à queues d'arondes, qui d'après Forrer atteindrait une longueur de 500 à 600 m, n'est pas continu. Il n'enserme que la moitié de la colline et remonte la pente perpendiculairement aux courbes de niveau aux deux extrémités. Sa largeur est de 1,75 m à 2 m.

Les queues d'aronde ont été utilisées, semble-t-il, en Alsace, en dehors de notre site et de celui de la Frankenburg, dans une troisième enceinte qui, à

la différence des deux autres peut être datée de façon certaine du Bas Empire, celle de Wihr dans la plaine près de Colmar. Ce nouvel exemple tendrait à montrer, en dehors de l'information chronologique qu'il fournit, une utilisation de cette technique de construction pour une enceinte dont la valeur technique était toutefois de loin très supérieure, ne serait-ce qu'en raison de la largeur beaucoup plus importante de la muraille ainsi réalisée.

La convergence de cette information avec la chronologie des rares objets fournis par la campagne 1994 est frappante mais notoirement insuffisante pour une véritable analyse historique de la fonction du Mur Païen. Celui-ci présente d'un point de vue militaire un certain nombre de caractéristiques qui obligent, nous l'avons dit, à reconsidérer sa valeur défensive. La longueur de son périmètre (10 km) est démesurée par rapport à la surface protégée (environ 120 ha): le ratio ainsi obtenu est parmi les plus faibles de l'antiquité. En particulier il est encore plus faible que celui des enceintes de prestige des colonies honorifiques comme Nîmes, 6 km pour 220 ha, pourtant déjà considéré comme peu satisfaisant de ce point de vue. Il n'est pas possible d'invoquer comme excuse le seul souci de suivre au plus près les accidents du relief naturel puisque dans deux cas au moins des anomalies ont depuis longtemps été remarquées:

- le camp nord n'englobe pas la partie la plus septentrionale du massif montagneux qui est ainsi laissée à découvert.

- le rempart est loin de suivre sur tout son tracé le rebord rocheux comme nous avons pu le constater à l'extrémité ouest du mur transversal nord: la plate forme demeurée à l'extérieur du rempart va même en s'élargissant à plus de 50 mètres à la hauteur du Rocher de Saint Nicolas constituant une plate forme horizontale parmi les plus importantes de tout le massif.

La technique de construction utilisée est loin de présenter toutes les garanties de solidité que l'on est en droit d'attendre d'une enceinte destinée à supporter le poids d'un siège mettant en jeu du matériel un tant soit peu évolué. En effet l'assemblage des blocs malgré la présence d'un certain nombre de queues d'aronde reste fragile. Il convient de rappeler que dans le monde grec où cette technique est de loin la plus utilisée à l'époque classique on ne connaît aucun exemple d'enceinte défensive réalisée selon cette méthode. La largeur très faible de ce dernier (1,80 mètre au maximum) conjuguée à sa hauteur relative (3 à 4 mètres au minimum) et à la rigidité imposée par les matériaux retenus lui interdit de résister à la moindre poussée et au plus petit travail de sape. Faut-il faire l'hypothèse d'un projet incomplètement réalisé faute de temps ou de moyens ou tout simplement parce que le danger d'un véritable siège n'avait pas été pris en compte ?